

Au long des "Chemins de la Sunna"

par

A. DEMEERSEMAN

« Je ne crois guère pour ma part aux écrivains dont on dit qu'ils se renouvellent », a dit André Rousseaux; « un homme réellement engagé dans son œuvre y développe l'expression de ce qui lui tient à cœur, et ce qu'il a à dire une fois pour toutes aux autres hommes ». Cette réflexion m'est revenue en mémoire, en parcourant « *Les chemins de la sunna islamique* », en compagnie de Mahjoub BEN MILAD.

J'éviterai donc de dire que celui-ci se renouvelle et aborde un sujet nouveau. Ecrivain engagé dans le sens précité, il creuse son sillon, un sillon qui est bien le sien, un sillon que, selon toute vraisemblance, il ne quittera jamais. De quoi s'agit-il ? La préface de Mikhaïl Nu'ayma (qui est, à ses yeux, le penseur de l'Orient actuel), nous l'explique, en prenant du recul et de la hauteur. L'Avant-Propos de Mahjoub Ben Milad, prise de position sur la « construction de l'homme nouveau » — il ne comprend pas moins de trente-neuf pages (16-55) — achève de nous révéler le grand dessein qui l'inspire. Sa vocation, pense-t-il, est de surmonter le désarroi métaphysique de sa génération par un retour aux sources et une révision des valeurs. Est-ce à dire qu'il assume par là une originalité particulière ? Non, pensera-t-on peut-être. Ceux qui connaissent le grand mouvement de la *Nahḍa* savent que bien d'autres avant lui ont jeté le cri d'alarme, mis en accusation le respect routinier de la tradition, soumis à une analyse critique ce qui conduit au dessèchement, au conservatisme figé. Au vrai, il y a dans le dessein de l'auteur bien autre chose. Il ne s'agit pas pour lui de n'importe quel retour aux sources, de n'importe quelle révision des valeurs. S'il s'applique à réveiller « ce qui sommeille », s'il a l'ambition de tracer l'esquisse d'une histoire de l'intelligence et de l'affectivité islamiques à ses différents niveaux, en vue d'une résurrection de la conscience, il entend le faire en justifiant à la fois sa méthode de recherche et l'esprit qui l'anime. Là est sans doute la marque de son originalité. Relier le passé et le présent de l'Islam en abattant les barrières que les habitudes intellectuelles ont dressées entre l'un et l'autre, renouer des liens intellectuels et spirituels marqués du sceau de l'authenticité entre l'esprit islamique et le monde moderne, dégager les voies d'une saine liberté de pensée, donner le goût de la synthèse à une opinion divisée jusqu'au fractionnement et polarisée par de vieilles querelles partisanses, refaire l'unité d'une conscience tourmentée, bref, convier l'ensemble du monde musulman à une entreprise de lucidité totale, voilà en gros ce qu'il a

(*) Mahjoub BEN MILAD : *Fī subul as-sunna al-islāmiya*, Tunis, Bou Slama, 1962, 422 p. et index.

proposé à ses contemporains, dans une série de conférences radio-diffusées qu'il publie aujourd'hui.

Le moins qu'on puisse dire d'un tel programme est qu'il accable l'intelligence par son étendue, par ses exigences spéculatives et pratiques. Il faut l'avouer, quand il arrive à un écrivain de lancer un appel à des millions et des millions d'hommes en vue d'une réforme de leurs conceptions et de leurs comportements, l'initiative prend immédiatement l'allure d'un défi ou d'une sorte de gageure. Pourquoi s'en étonner ? Demander à n'importe quelle société religieuse qui a ses positions acquises de repenser le monde en dehors de toutes ses habitudes, c'est la convier assurément à un travail à but lointain, très lointain. Un tel changement ne suppose-t-il pas une critique impitoyable, une sorte de « décrassage » des façons admises de voir les choses ?

M. Ben Milad ne l'ignore pas, mais il proclame bien haut son intention d'aller jusqu'au bout. Il revendique avec insistance le libre exercice de la faculté de recherche et le droit de se livrer à la révision critique des idées en cours. La question se pose alors : son indépendance novatrice n'est-elle pas de nature à lui valoir la réputation d'un idéologue, d'un artisan de démolition, d'un de ces « mécréants », nouvelle édition ? Il l'a prévu, on le lui a dit, il l'écrit et il accepte sans émotion apparente d'être la cible de flèches acérées. Cela projette sur sa psychologie un trait de lumière singulièrement expressif.

Voyons maintenant comment il exploite son filon. La première partie de l'ouvrage (1-286), qui en est la clef de voûte est intitulée : « *Lueurs du passé, ou la sunna muhammadienne aux étapes de son élaboration* ».

Une surprise nous attend. Philosophe de formation moderne, on pourrait penser que Mahjoub Ben Milad va s'attarder à initier ses auditeurs et lecteurs aux grandes idéologies modernes. Il ne cède pas à cette tentation. Il tient, au contraire, à les entraîner sur un terrain spécifiquement islamique. Il n'hésite pas un instant à les inviter à fouler les pistes du passé et à prendre contact avec la pensée des premiers siècles de l'Islam. Entend-t-il s'adresser à une aristocratie de l'esprit capable de goûter les choses difficiles ? Toujours est-il qu'il leur propose comme nourriture de choix les grandes thèses élaborées par le Kalâm orthodoxe. Où veut-il en venir ? Son initiative a une arrière-pensée : mettre en lumière la continuité de l'effort entrepris par les penseurs de l'Islam au cours des siècles, démontrer la légitimité de la dialectique rationnelle, mettre en relief les bienfaits de la recherche personnelle et surtout favoriser une reprise en charge du patrimoine islamique en conformité avec les progrès humains.

Sa démonstration tourne autour de deux grandes figures bien connues qui dominent l'histoire de la pensée de l'Islam, Al-Ash'ari et Al-Ghazali, ainsi que des deux écoles fondées par eux. Il définit la position d'Al-Ash'ari à l'égard de la crise de son temps (30-39), ses liens avec le

mu'tazilisme (40-50), la philosophie de son école (51-57), sa conception du problème de la responsabilité de l'homme (58-68), sa voie moyenne entre la contrainte divine (*jabr*) et le libre arbitre (69-79), et souligne enfin la nature des liens entre l'As'harisme et le *taṣawwuf* (98-115).

Après avoir montré les mérites d'Al-Ash'ari et rappelé ce que la synthèse ghazalienne lui doit (125-133 et 259-270), il s'applique à faire saisir ce qui constitue l'originalité puissante d'Al-Ghazali. Un long développement est consacré aux caractéristiques de sa théorie de la connaissance (134-143 et 144-189). On retiendra particulièrement quelques remarques très neuves sur l'intuition ghazalienne comparée à l'intuition bergsonienne (thèse de l'auteur). La pensée ghazalienne, nous dit-il, en substance, comporte tout naturellement des prolongements tels qu'elle pourrait intégrer sans difficulté les acquisitions de la psychanalyse moderne. Il analyse ensuite les orientations de la recherche religieuse et mystique d'Al-Ghazali, ses thèses sur la puissance divine (190-199), sur le libre arbitre (200-209), sur la prédétermination et le décret divin (210-258). Il y a lieu de faire observer qu'il ne s'agit pas ici d'une simple analyse des thèses classiques du Kalâm : l'auteur a fait un effort particulier pour dégager les thèmes fondamentaux qu'il considère comme « les piliers sur lesquels repose tout édifice à prétention orthodoxe ». Il en nomme trois :

Premier pilier : l'idée de toute puissance divine (*al-qudra*), toute puissance qui éclate dans l'ensemble de la création, dont l'homme fait partie.

Deuxième pilier : la conception de la place de l'homme dans la création, qui a engendré les célèbres discussions sur la prédestination, le déterminisme et le libre arbitre, auxquelles Al-Ash'ari et Al-Ghazali ont apporté leur contribution originale.

Troisième pilier : la conception concernant les possibilités et les limites de la raison humaine, qui a donné naissance au grand problème des rapports entre la raison et la foi, et qui fonde la dignité de l'homme, « calife de Dieu sur la terre ».

Nous vérifions ici, sur un cas typique, la manière et la méthode de l'auteur. En dépit de ses critiques parfois véhémentes, son intention est pure. Que souhaite-t-il au fond, sinon d'ouvrir une voie libératrice aux esprits de ses contemporains ? Le pèlerinage aux sources de l'élaboration des sciences islamiques, de la science du Kalâm en particulier, ne saurait donc à ses yeux favoriser en aucune manière une obsession stérilisante du passé. Rien ne lui déplairait tant que de voir ses lecteurs pétrifiés dans une admiration servile et conventionnelle des thèses anciennes du Kalâm. C'est à un renouvellement des questions qu'il songe avant tout. Il pense, en effet, que sa manière d'aborder les problèmes permet précisément à un esprit moderne de poser ceux-ci dans des termes nouveaux, en tenant un juste compte des données des connaissances humaines de son époque. N'est-ce pas là son droit strict nous répète-

A. DEMEERSEMAN

t-il ? Les penseurs du passé n'ont-ils pas eu recours au même procédé, en sollicitant les lumières de leur propre temps ?

On discerne par là où va sa pente. Il entend montrer que la sève créatrice du Kalâm est vigoureuse et qu'on doit lui demander, en renouvelant la méthode, des stimulants rajeunissants. La vie religieuse ne comporte-t-elle pas nécessairement une tension permanente ? (270-278).

La deuxième partie de l'ouvrage a un titre des plus suggestifs : « *Épines du présent* ».

Pour comprendre la marche de sa démonstration, il faut se rappeler que l'auteur a sans cesse devant les yeux la décadence de quatre ou cinq siècles, qui a provoqué tant de regrets, et dont on convient généralement qu'elle a tari les sources du renouvellement. N'en doutons plus. Mahjoub Ben Milad s'est donné la mission de livrer bataille au « conservatisme figé ». Il pose le problème comme suit : il se penche d'abord avec autant de sympathie que de sévérité sur les raisons de la crise actuelle (291-300), passe ensuite au crible de la critique le non-engagement identifié à la lâcheté (301-307), décrit enfin « la géographie des âmes islamiques entre hier et aujourd'hui » (308-316).

Après cette première analyse de la situation, il évoque le contexte historique des deux derniers siècles afin de tracer le bilan de l'affrontement Orient-Occident. Au passage, il sollicite le témoignage de l'orientaliste anglais Gibb (324-339), avant de se poser la question capitale : Quelles sont, à la lueur des données nouvelles, les chances de résurrection de la sunna islamique ?

Avant de répondre à la question, il s'arrête à mesurer en largeur et en profondeur les obstacles qui se dressent sur le chemin de la réforme. Puis, il examine les diverses tentatives du passé ou du présent pour sortir de la crise. Son jugement sur les résultats auxquels ont abouti ces initiatives, s'il est teinté d'indulgence, est nourri de doutes. Les « réputations acquises », celle d'un Cheikh Abou par exemple, n'en sortent pas tout à fait indemnes. Quelle est donc en définitive, dans ce débat à grand fracas, la solution qu'il préconise ?

Son idée de base est que le renouvellement de la sunna islamique viendra du dedans et non du dehors. On devra pour cela faire appel à ce qu'il appelle avec Gibb « sa raison interne ». Sur quoi repose son espérance ? Sur l'équipement intellectuel et spirituel de la sunna, dans lequel il discerne une capacité permanente d'exercer un rôle décisif dans la société (366-373).

Tels se présentent à nous, sommairement résumés, les thèmes majeurs de cet ouvrage. Il est intéressant de le signaler, un bon nombre de chapitres fourmillent d'observations ou d'allusions concernant la psychologie des contemporains, encore que leurs positions doctrinales retiennent généralement la plus grande part de l'attention de l'auteur. Un philosophe ici, comme il est naturel, entend bien, en effet, ne pas se priver de philosopher. Les idées des uns ou des autres sont mises en

accusation, tout au moins en discussion. Un édifice doctrinal a ses nœuds gordiens. Je soupçonne fort notre auteur de penser que le glaive de la critique a précisément pour mission de les trancher afin de les dégager en leur vigueur primitive. Noble mission, mais qui a fatalement ses aléas.

A en juger par les confidences de Mikhaïl Nu'ayma, de celles de l'auteur lui-même, de nombreux auditeurs ou lecteurs musulmans se sont refusés ou se refuseront à le rejoindre sur les cimes d'une civilisation en danger, d'autres se diront scandalisés par certaines affirmations abruptes, d'autres encore n'accepteront pas de gaieté de cœur de s'établir avec lui dans une tension permanente et dans « la stabilité de l'inquiétude ». Aucun ne pourra suspecter ses intentions, ni échapper tout à fait à l'envoûtement d'une présence ensemencée de persuasion.

Le lecteur se demandera sans doute par ailleurs comment l'auteur a pu réussir à capter l'attention des auditeurs de la radio, en traitant de problèmes si ardues et si austères à la fois. Il devra s'aviser qu'il s'agit ici d'un effort de vulgarisation des plus méritoires. Le non-arabisant qui voudrait se faire une idée de la difficulté d'une telle entreprise n'aura qu'à parcourir le magistral ouvrage de L. GARDET et M. M. ANAWATI : *Introduction à la Théologie musulmane, Essai de Théologie comparée*, (Paris, 1948).

Le livre de Mahjoub Ben Milad avec ses subtils débats ne s'adresse assurément qu'aux intelligences dégrossies et curieuses. J'oserai même dire que, s'il veut se familiariser avec la manière de l'auteur, le lecteur devra commencer par laisser de côté ce gros livre de 500 pages et se souvenir de ceci : c'est sur les ondes que Mahjoub a tenu à clamer son message. De là, ce style direct qui ne dédaigne pas de faire appel aux ressources de l'éloquence, qui sollicite la persuasion, qui ne dédaigne pas la répétition « pour enfoncer le clou » ; de là ce recours aux métaphores, aux comparaisons, aux images concrètes qui émaillent sa pensée, quand elle touche à des points névralgiques, de là cet effort renouvelé pour sensibiliser son auditeur à ce qu'il veut lui transmettre. Et voilà qui éclaire tout un côté de ce livre. Certes, les ciseaux de l'auteur, au moment de l'impression, n'ont pas manqué de faire des coupes sombres, mais pas au point de nous donner le change : ce livre est une parole, bien avant d'être un écrit. Et c'est sans doute pourquoi il dégage tant de chaleur et trahit si fortement une présence.